Pour une autre approche de l'histoire

Article extrait de la revue *Recherches contemporaines*, n° 4, 1997

Nicole EDELMAN

"Certaines ont écrit et quelques-unes ont peut-être écrit ce qu'elles pensaient des hommes. Mais à peu près rien ne subsiste de l'écriture féminine. Résignons-nous : rien n'apparaît du féminin qu'à travers le regard des hommes, mais au fond, les choses ont-elles si radicalement changé ? Hier comme aujourd'hui, la société ne montre d'elle-même que ce qu'elle juge bon d'exhiber. Cependant ce qu'elle ne dit pas, permet d'entrevoir ses structures"

G. Duby, *Les dames du XIIe siècle.*[1]

J'ai travaillé pendant plus de dix ans sur les somnambules magnétiques et les médiums au 19e siècle[2]. Depuis 1995, je me suis engagée sur de nouveaux territoires de recherche qui gravitent autour de *l'hystérie.* Cette recherche est trop neuve encore pour en parler, aussi je préfère ici rappeler la manière dont je l'envisage tout en retraçant le parcours d'une nouvelle approche de l'histoire.

" Il ne s'agit pas de constituer un nouveau territoire qui serait l'histoire des femmes, tranquille concession où elles se déploieraient à l'aise, à l'abri de toute contradiction ; mais bien davantage de changer la direction du regard historique en posant la question du rapport des sexes comme centrale. L'histoire des femmes, en somme, n'est possible qu'à ce prix".

Plus de dix ans ont passé depuis que Michelle Perrot concluait ainsi un colloque[3]. Un grand travail a été accompli et pourtant bien peu d'historiens ont changé "la direction du regard historique", tout au plus concèdent-ils dans leurs ouvrages ou leurs thèses un paragraphe supplémentaire, comme une obole faite aux femmes. Certes, le projet est ambitieux par l'ampleur de ses questionnements

---

1. Duby, *Les dames du XIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, p. 11.
2. Travail a été l'objet de ma thèse de doctorat d'histoire soutenue en 1991 à l'Université de Paris VII qui se transforma en un livre, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France (1785-1914),* édité chez Albin Michel en 1995, 280 p.
3. Michelle Perrot dir., *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Paris, Rivages, 1984, p.15. La phrase est de Michelle Perrot.

et des remises en question qu'il implique. Comme l'écrit Georges Duby dans *Les dames du XIIe siècle,* "l'historien s'avance péniblement sur un terrain difficile dont les limites reculent sans cesse devant ses pas"[1] .

En 1986, publié dans la revue *Annales*, un article intitulé "Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie"[2], rappelait le parcours de cette histoire " qui prend son élan en 1970 adossée à l'explosion du féminisme et s'articulant avec l'essor de l'anthropologie et de l'histoire des mentalités comme avec l'acquis de l'histoire sociale et les nouvelles recherches d'une mémoire populaire"[3]. Les changements épistémologiques de ce tournant des années soixante-dix ouvraient une fois encore notre discipline à de nouveaux questionnements. Les premiers travaux privilégient l'étude des rôles *naturels* des femmes : maternité, accouchement, professions proches de la *nature* féminine et celle du corps féminin. Cette première étape sans doute nécessaire, et d'une certaine manière fondatrice, permet des constats : les femmes occupent des espaces sociaux différents de ceux des hommes et elles en usent de manière spécifique[4] :

> "Nommer, identifier, mesurer la présence des femmes dans des lieux, des instances, des rôles qui leur sont propres, apparaît comme une étape nécessaire, un juste retour des choses. Sont ainsi mis en lumière les catégories du masculin et du féminin, jusqu'ici étouffées sous un neutralisme sexuel ne profitant qu'au monde masculin".

Certains ne font alors qu'opposer domination à oppression. D'autres en déduisent abusivement l'existence d'une complémentarité harmonieuse entre espace féminin et masculin. Ainsi, à la campagne, folkoristes puis ethnologues ont répandu la vision d'une stricte division entre le "dedans" et le "dehors". Aux paysannes, le travail domestique, le privé, aux paysans, le travail agricole, le dehors, le public, chaque domaine induisant des savoirs et des pouvoirs différents mais équivalents. D'autres ont montré depuis qu'on a des "femmes à tout faire, maîtrisant des techniques et des savoirs diversifiés"[5] et ne choisissant pas leur domaine de travail.

Dans tous les cas, ces premières recherches révèlent le manque de réflexion méthodologique et théorique et en dessinent la nécessité.

Cette histoire ne pouvait ni se concevoir isolément, ni s'élaborer sans une critique des concepts et des catégories du discours historique, ni s'écrire sans un questionnement permanent sur les origines des partages entre masculin et féminin toujours construits, toujours changeants. C'est alors toute l'histoire qui se trouve réinterrogée puisque tout élément culturel, économique, social,

---

1. Duby, *Les dames du XIIe siècle*, *op.cit.*, p. 7.
2. *Annales E.S.C.*, mars-avril 1986, p. 271-293. Ce célèbre article était le fruit d'une recherche interdisciplinaire réalisée par C. Dauphin, A. Farge, G. Fraisse, Ch. Klapish-Zuber, R. M. Lagrave, M. Perrot, P. Pézerat, Y. Ripa, P. Schnitt-Pantel et D. Voldman.
3. *Art. cit.*, p. 272.
4. *Art. cit.*, p. 274.
5. M. Lagrave, *Les paysannes,* Paris, Musée d'Orsay - CRDP, 1987.

politique peut être pensé en terme de relation, de dépendance ou de conflit. Faire apparaître les catégories de sexe éclaire un présupposé qui déterminent notre vision du monde (et de l'histoire). L'homme a été pensé comme du côté du public et fut identifié à l'universel, il est ainsi seul considéré comme un individu en soi, un sujet à part entière. La femme est définie par rapport à lui et sa différence est d'ordre biologique, l'homme finalement n'apparaît pas *naturellement* comme un être sexué, il *est* l'universel. Ainsi, les hommes du 19e siècle pensent les droits de l'individu à participer à l'exercice du pouvoir politique en terme d'universalité alors que les femmes en sont exclues. Longtemps, ce paradoxe a paru aux historiens comme appartenant à l'ordre des choses, sans histoire. Pour quelques-uns, il ne l'est plus.

En 1991, *Histoire des femmes* a marqué une autre étape, ses cinq volumes publiés sous la direction de Michelle Perrot et Georges Duby sont le bilan d'un travail collectif. Malgré son titre,

> "cette histoire se veut celle des rapport des sexes plus que des femmes […] Quelle est, à travers le temps, la nature de ce rapport? Comment fonctionne-t-il et évolue-t-il à tous les niveaux de la représentation, des savoirs, des pouvoirs et des pratiques quotidiennes? Dans la cité ? Dans le travail ? Dans la famille ? Dans le public et le privé, division qui n'est pas nécessairement un équivalent des sexes, mais plutôt une stratégie récurrente et sans cesse reformulée pour asseoir les rôles et en délimiter les sphères? [1]»

Au bilan, ces ouvrages forment une histoire des représentations, des pratiques, des normes et des transgressions, des croyances, ils sont un tremplin pour poursuivre les recherches tant historiques que méthodologiques, pour dépasser le terme impropre et réducteur (mais si rassurant) d'*histoire des femmes*, pour enfin écrire l'histoire de la société *telle qu'elle est*, c'est-à-dire formée d'êtres humains masculins et féminins.

Le premier problème à affronter est, bien sûr, celui des sources [2]:

> Les " traces ténues que [les femmes] ont laissé proviennent moins d'elles-mêmes que du regard des hommes qui gouvernent la cité, construisent sa mémoire et gèrent ses archives."

Bien souvent, l'historien, même pour la période contemporaine, ne peut donc travailler que sur des représentations et des images [3]:

> "Mythiques, mystiques, scientifiques, normatifs, savants ou populaires, ces flots de discours récurrents […] s'enracinent dans une commune épistémé. Ils proviennent d'hommes qui disent "nous" et qui parlent d'elles'".

Et si au 19e siècle, les femmes sont de plus en plus nombreuses à écrire, à parler et à agir, leurs traces sont cependant rarement conservées telles qu'elles ont été produites et moins encore archivées, car, pour ce faire, il faudrait que ceux qui gardent cette mémoire prennent le rôle et la place des femmes dans la cité au sérieux. Or, non seulement elles sont oubliées mais leur mémoire est

---

1. *Histoire des femmes*, Paris, Plon, 1991, introduction au t. 1 par M. Perrot et G. Duby, p.17.
2. *Histoire des femmes* , *op.cit.* , p. 8.
3. *Histoire des femmes* , *op.cit.* , p. 11.

travestie. Dans quel ouvrage d'histoire peut-on apprendre comment et pourquoi des femmes ont réclamé en 1848 leur participation au droit de vote au nom de l'égalité et de l'universalité proclamée par les républicains[1]? Certes, la plupart des ouvrages notent dorénavant que la Révolution de février 1848 permit d'obtenir le suffrage universel *masculin* mais ils le font sans autre remarque, ni question comme s'il allait de soi que les femmes soient exclues du suffrage !

La difficulté est donc aussi d'ordre méthodologique et théorique. Comment appréhender des textes qui bien souvent s'écrivent au neutre et parlent de l'ouvrier, du paysan, du peuple, de l'Homme, de l'humanité...? Comment interroger ces données recomposées et codées?

Le genre (*gender*) fut un moyen d'investigation d'abord utilisé par des historiens américains. Le genre, comme catégorie sociale construite historiquement, fut "crucial, non seulement pour modeler et délimiter l'identité de classe, mais aussi pour l'attribution et la délimitation des capacités politiques"[2]. Il met au jour les rapports de pouvoir fondés sur la différence des sexes, qu'ils soient économiques, politiques ou sociaux. Le genre a donc une pertinence dans un certain nombre d'analyses. Ainsi, la distinction sexe/genre "a permis d'écarter les traditionnelles problématiques de la spécificité ou de la complémentarité au profit d'une problématique de la domination, scientifiquement plus opératoire et politiquement plus performante"[3]. Mais le genre a lui-même une histoire. Th. Lacqueur la retrace dans *La fabrique du sexe en Occident. Essai sur le corps et le genre en Occident*[4] : la conception d'un genre unique et de deux sexes est une idée récente dont la genèse se situe aux 16e et 17e siècles, l'antiquité pensait le sexe dans une unicité distinguant au contraire les genres. Le genre doit donc être resitué dans sa production et non pris lui aussi comme une donnée historique. Il demeure cependant un outil méthodologique extrêmement utile[5] qui oblige à changer son regard sur l'histoire, mais le problème de méthode demeure. Comment faire l'histoire d'un univers mixte qui se dit neutre et qui s'écrit au masculin? Comment retrouver des femmes et un rapport masculin-féminin à travers une histoire et des représentations produites par des hommes où on lit bien moins "le réel des rapports de sexes que la direction du regard masculin qui les a construits"[6]? Comment révéler ces individus " si difficiles à appréhender, aux contours si complexes, irréductibles aux lois du modèle, toujours en reste avec l'analyse sérielle […] trop souvent

1. Seulement dans celui de Michèle Riot-Sarcey, *La démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848,* Paris, Albin Michel, 1994, 364 p.

2 M. Riot-Sarcey, *op.cit.*, p. 19, et " De l'histoire sociale au "tournant linguistique" dans l'historiographie anglo-américaine des années 1990" , in *Genèses*, n° 7, mars 1991, p. 191.

3. "Femmes, genre, histoire", in *Genèses*, n° 6, introduction.

4. Th. Lacqueur, *La fabrique du sexe en Occident…* , Paris, N. R. F, 1992.

5 Pour une réflexion approfondie sur le genre, voir : *Le genre de l'histoire,* Paris, Cahiers du GRIF, 1988, en particulier l'article de J. Scott, "Genre : une catégorie utile d'analyse historique", p. 125 -154.

6 *Histoire des femmes, op.cit.*, t. 1, introduction générale, M. Perrot, G. Duby, p. 8.

décrite(s) et, de fait, réduite(s), à des comportements invariants, par l'étude des mentalités, privilège de l'histoire de la longue durée"[1] ? Comment ne pas prendre pour donnée ce qui est construction? Comment définir ce qui est événement pour une femme[2] ?

"Quels types de rupture favorisent au 19e siècle l'émergence des femmes dans l'espace public et, notamment, politique ? Qu'est-ce qui modifie à cet égard les rapports de sexes ? Il s'agit ici non pas de la condition des femmes […] mais bien plutôt des femmes comme *actrices*. Quel est en l'occurrence l'impact de ce qu'on a coutume d'appeler *événement*? Qu'est-ce qui fait événement en la matière? La notion ne devrait-elle pas en être élargie ou modifiée?"

Ces questions ouvrent des champs de recherche nouveaux que les méthodes traditionnelles de l'histoire ne suffisent pas à complètement cerner. Aussi, une fois encore notre discipline doit emprunter des approches, des méthodes et des techniques aux travaux de disciplines voisines, anthropologie, psychologie (et psychanalyse), sociologie, linguistique et philosophie. Ici, le détour par Michel Foucault s'impose. Depuis plus de vingt-cinq ans, son regard sur l'histoire nous déstabilise. Son analyse des "choses dites"– ce qu'il nomme "l'archive" – vise à mettre au jour leur socle, "leur condition d'apparition, les formes de leur cumul et de leur enchaînement, les règles de leur transformation, les discontinuités qui les scandent"[3]. Dans *L'archéologie du savoir*, il repense les relations entre l'historien et le document[4]:

"L'histoire, dans sa forme traditionnelle, entreprenait de "mémoriser" les monuments du passé, de les transformer en documents et de faire parler ces traces qui par elles-mêmes, souvent ne sont point verbales, ou disent en silence autre chose que ce qu'elles disent ; de nos jours, l'histoire, c'est ce qui transforme les documents en monuments, et qui, là où on déchiffrait des traces laissées par les hommes, là où on essayait de reconnaître en creux ce qu'ils avaient été, déploie une masse d'éléments qu'il s'agit d'isoler, de regrouper, de rendre pertinents, de mettre en relations, de constituer en ensemble".

Ainsi, encore[5]:

"L'histoire n'est pas à entendre […] comme le recueil des successions de fait, telles qu'elles ont pu être constituées ; c'est le mode d'être fondamental des empiricités, ce à partir de quoi elles sont affirmées, posées, disposées et réparties dans l'espace du savoir pour d'éventuelles connaissances et pour des sciences possibles".

Foucault se penche à la fois sur la généalogie de l'individu en tant qu'objet et en tant que sujet en traitant châtiments et prison comme une fonction sociale complexe, en isolant le développement de certains mécanismes de pouvoir. Il dévoile ainsi à la fois comment la sexualité devient au 18e siècle et surtout au 19e siècle une construction historique et comment tout un réseau complexe de discours et de pratiques instaure au 19e siècle le sexe comme enjeu politique :

---

1. Michèle Riot-Sarcey, "La place des femmes dans l'histoire ou les enjeux d'une écriture", in *Revue de synthèse*, 1997, n° 1.
2 M. Perrot, "Sortir", in *Histoire des femmes* , *op.cit.*, t. 4, p. 486.
3 M. Foucault, *L'archéologie du savoir,* Paris, Gallimard, N. R. F, 1969, troisième page de couverture.
4 M. Foucault, *L'archéologie du savoir* , *op.cit*., p. 15.
5. M. Foucault, *Les mots et les choses,* Paris, Gallimard, N. R. F, 1966, p. 231.

"L'exercice du pouvoir et ses effets, les pratiques, l'objectivation, analysés par Foucault ont permis de mettre au jour des règles, des codes […]. Ainsi est apparu tout un dispositif dans lequel tous parlent et agissent. Le discours que l'on croyait apanage des dominants est devenu un discours d'ensemble à partir duquel les opposants s'expriment"

écrit Michèle Riot-Sarcey[1], tant il est vrai que "le pouvoir s'exerce à partir de points innombrables, et dans le jeu de relations inégalitaires et mobiles[2]". Le pouvoir ne vient donc pas uniquement d'en haut, il se crée et se transforme dans de multiples lieux tout comme il suscite de nombreux espaces et formes de résistance. Ainsi les voyantes-visionnaires, ces somnambules magnétiques et médiums du 19e siècle, que j'ai étudiées[3], mettent en relation différents espaces du tissu social et intellectuel. Elles contournent les normes de la société tout comme le dogme catholique, elles esquivent en particulier les interdits qui leur enjoignent le silence. Elles discourent, écrivent, publient leurs ouvrages, inventent une nouvelle morale, une nouvelle société, une nouvelle Église.

Finalement – car je n'ai pas la prétention de rendre compte de la démarche de Foucault – il nous a permis d'interroger tout ordre, "de s'étonner qu'il soit là, [de] se demander ce qui l'a rendu possible, [de] chercher en parcourant ses paysages les traces des mouvements qui l'ont formé, et [de] découvrir dans ces histoires supposées gisantes comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement"[4]. Mais bien sûr, si Michel Foucault est nécessaire, il n'est pas suffisant.

Pour que les femmes retrouvent place dans l'histoire en tant qu'actrice et sujet, il faut aller à leur recherche partout où elles ont existé sur les scènes privées, mais aussi publiques. Travail traditionnel de découvertes, de lecture et de relecture de l'historien qui cependant interroge autrement ses sources et privilégie plus souvent qu'à l'habitude, les marges, les ruptures, les accidents, situations où paroles et actes de femmes peuvent apparaître, où les dynamiques internes qui produisent un événement laissent émerger des rapports de force entre masculin et féminin, les confrontations entre acteurs et actrices. Il importe ainsi d'analyser l'événement au moment où il naît, à le confronter aux discours oubliés, aux acteurs oubliés que sont souvent les femmes. Placé dans une autre perspective, l'événement peut alors changer de sens. Ainsi les décisions politiques de la Révolution de février n'ouvrent qu'aux hommes une espérance d'égalité. Le sens des mots est donc aussi affecté. Pour analyser les fondements

1. M. Riot-Sarcey, "Sur l'écriture de l'histoire politique, du positivisme à Michel Foucault", in *Futur antérieur*, 1993.

2. M. Foucault, *La volonté de savoir*, Gallimard, N. R. F, 1976, p. 123.

3. Voir ma thèse, *Voyantes, guérisseuses …, op.cit.*, et le livre *Voyantes, guérisseuses…,op.cit.*

4. Michel de Certeau, "Le rire de Michel Foucault", in *Le Débat* , n° 41, sept. - nov. 1986, p. 141 ; la citation incluse est de M. Foucault, *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p.14.

de la Troisième République, comment ne pas écouter Hubertine Auclert au congrès de Marseille de 1879[1]:

"Ah ! Nous vivons une façon de République qui prouve que les mots les plus sublimes deviennent de vains titres qui s'étalent au regard, quand dans les sociétés les principes qu'ils représentent ne sont pas intégralement appliqués. Une République qui maintiendra les femmes dans une position d'infériorité, ne pourra pas faire les hommes égaux. "

L'attention aux rapports masculin-féminin amène ainsi à modifier des chronologies, à élaborer d'autres périodisations qui prendraient en compte non pas seulement l'histoire des hommes mais celle, et cette fois réellement, du genre humain.

La rupture, le bouleversement historique ou simplement le changement, qu'ils soient d'ordre politique, institutionnel ou économique, dérangent ou rompent les normes et les interdits traditionnels, on peut alors analyser les formes et les chances "d'apparition de sujet sur une scène de communauté"[2], comprendre la manière dont chacun des sexes se représente, se redéfinit et éventuellement redéfinit la place de l'autre et ainsi critiquer l'étude des modèles théoriquement construits. La mise au jour d'un contexte précis permet de saisir la formation d'images et de représentations. Ainsi, Françoise Thébaud établit, à l'encontre des idées reçues, le caractère profondément conservateur en matière d'égalité entre les sexes de la Grande Guerre[3]. Dans un temps court, les constructions se dévoilent, les aspirations se libèrent, les normes craquent, les désirs et les espoirs s'expriment. Ainsi, Michèle Riot-Sarcey dans son livre *La démocratie à l'épreuve des femmes*[4], analyse de 1830 à 1848 la construction de la démocratie en France à travers l'action concrète et le regard critique de quelques femmes singulières mais socialement et intellectuellement signifiantes. Elle dévoile les décalages entre les mots, liberté, égalité, universalité – en particulier du suffrage – et les faits. Elle renverse l'idée d'une histoire linéaire de la Liberté et de l'Égalité en France qui commencerait à la Révolution de 1789 pour évoluer tout au long du 19e siècle, et cela en montrant comment et *pourquoi* les femmes ne sont pas admises à participer pleinement, en tant qu'individus à part entière, à la vie de la cité. Pour ma part, dans le cadre de mes nouvelles recherches sur l'hystérie, j'ai montré comment dans les années dix-huit-cent-quatre-vingt, années fondatrices de la Troisième République le discours médical du neurologue J. M. Charcot participe à la reformulation d'un partage des fonctions et des rôles entre les sexes et comment, sous couvert d'universalité, discours

1. Cité par M. Rebérioux, Ch. Dufrancatel, B. Slama, "Hubertine Auclert et la question des femmes à "l'immortel congrès'", in *Romantisme,* n°13-14, 1976.

2. Jacques Rancière,"Sur l'histoire des femmes au 19e siècle", in *Femmes et histoire. Actes du colloque organisé par M. Perrot et G. Duby, les 13 et 14 novembre 1992,* Paris, Plon, 1993, p. 61.

3. F. Thébaud, "La Grande Guerre, le triomphe de la division sexuelle", in F. Thébaud dir., *Histoire des femmes, op.cit.,* t. 5, 1992, p. 31-74.

4. M. Riot-Sarcey, *La démocratie à l'épreuve des femmes, op.cit.*

médical sur l'hystérie et discours politique sur l'école reconstruisent une inégalité entre hommes et femmes[1].

Cet accent sur le temps court, sur les réactivations qu'impose le présent, sur l'importance des positions de chacun, sur l'usage des liens sociaux, Bernard Lepetit le met en exergue dans *Les formes de l'expérience*[2]. De même, il souligne ce qu'il appelle[3],

> "l'aptitude [de chacun] à repérer les caractéristiques d'une situation et les qualités de ses protagonistes ; la faculté, enfin, à se glisser dans les espaces interstitiels que les univers de règles ménagent entre eux, à mobiliser à leur profit le système des normes ou des taxinomies le plus adéquat, à construire à partir des règles et de valeurs disparates les interprétations qui organiseront différemment le monde".

Pourtant malgré ce souci de penser dans le présent la construction de l'identité de chacun et le lien social dans sa densité, sa complexité, ses incertitudes, ses possibles, jamais le rapport masculin-féminin n'est énoncé comme tel, ni donné comme pertinent. Or il est le seul rapport social à justement être toujours présent et toujours changeant…

Écrire une histoire qui restitue aux femmes leur place, qui mette au jour leur présence active dans ses dimensions plurielles, qui analyse les rapports sociaux de sexe est donc un vaste ouvrage ouvert au cœur même de notre discipline. Ses enjeux sont à la mesure de la tâche, à la fois historiques, sociaux et politiques.

---

1. N. Edelman, "L'hystérie et la troisième République", communication faite au XIIe colloque sur "le centenaire des études sur l'hystérie", organisé par la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, 18 novembre 1995 (a paraître chez L'Harmattan). .
2. B. Lepetit dir. , *Les formes de l'expérience . Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995, 337 p.
3. B. Lepetit, "Histoire des pratiques, pratique de l'histoire", *Ibidem*, p. 20.